



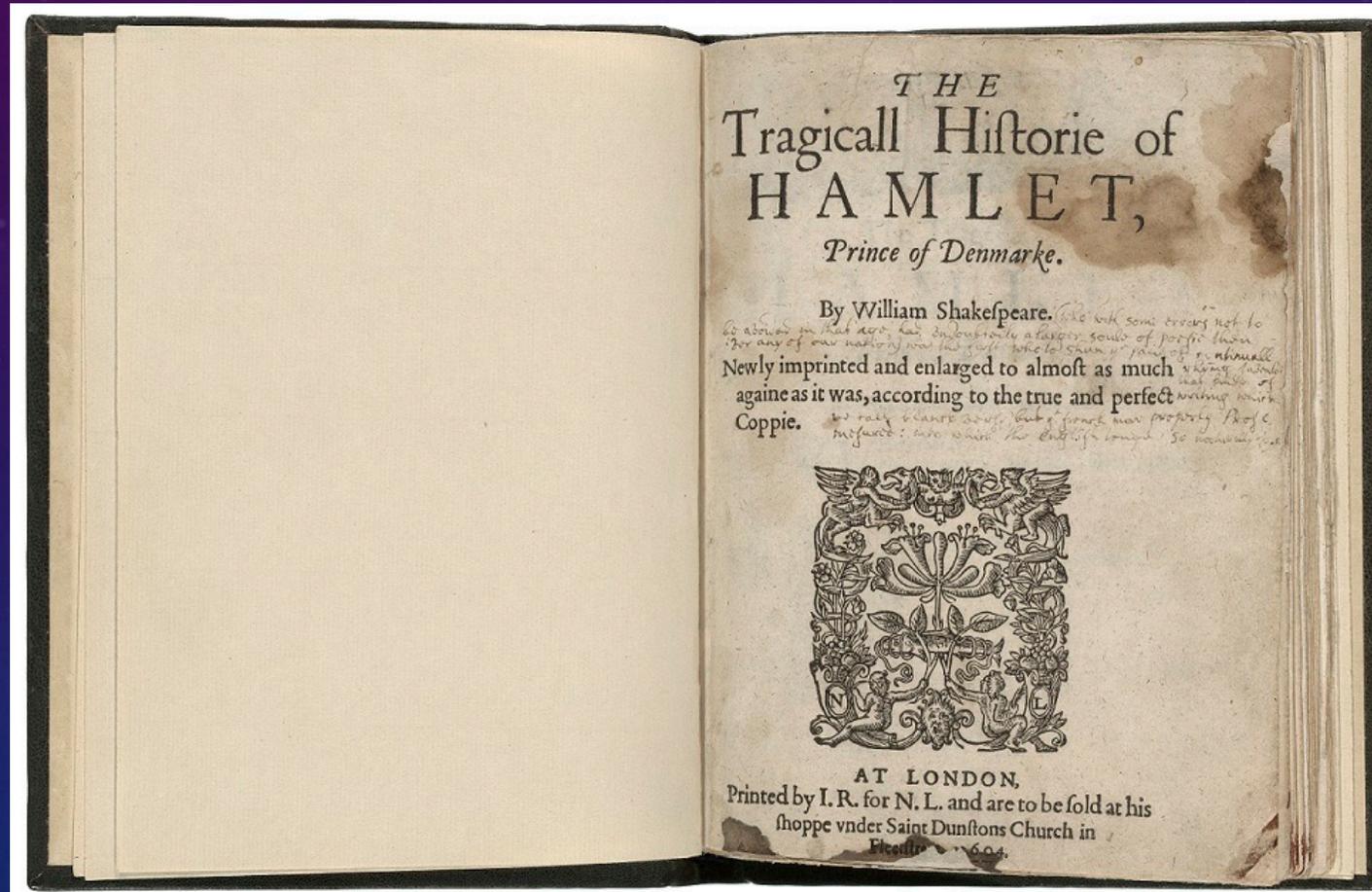
**« PROMENADE BUISSONNIÈRE
À TRAVERS LES TRADUCTIONS
FRANÇAISES D'*HAMLET* »**

JEAN-MICHEL DÉPRATS

MSH DE CLERMONT-FERRAND

22 NOVEMBRE 2022

HAMLET





1) “*The Time is out of joint*” (*Hamlet*, The Arden Shakespeare, I, v, 196, p. 228.)

« Le temps est hors de ses gonds. » tr. Yves Bonnefoy, 1957.

« Le temps est détraqué. » tr. Jean Malaplate, Corti, 1991.

« Le monde est à l’envers. » tr. Jules Derocquigny, Les Belles Lettres, 1989.

« Cette époque est déshonorée. » tr. André Gide, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1959.

2) « *A little more than kin and less than kind* » (*Hamlet*, The Arden Shakespeare, p. 183, I, ii, 65)

Un peu plus que cousin, et un peu moins que fils (François-Victor Hugo, c.1860)

Un peu plus qu'un neveu, mais rien moins qu'un fils (Yves Bonnefoy, 1957)

Un parent plus apparent qu'il n'y paraît (Geneviève Serreau, 1977), traduction inventive qui sonne bien même si elle est assez éloignée des sens de l'original

Un peu plus que neveu, moins fils que tu ne veux (Jean-Michel Déprats, 1983)

Un peu plus que parent ; on ne peut moins qu'aimant (Raymond Lepoutre, 1983) traduction effectuée pour la mise en scène de Marcel Maréchal puis reprise par Vitez à Chaillot

Bien plus fils ou neveu que je ne le veux ! (Yves Bonnefoy, 1988, version revue pour la mise en scène de Patrice Chéreau)

Un peu plus que parent mais un peu moins que fils (Jean Malaplate, 1991)

Un peu plus que cousin, mais moins que l'un des tiens (François Maguin, 1995)

◀ Neveu qui ne veut pas, et fi du fils (André Markowiz, 1996)

Trop beau-père pour être le bon (Luc de Goustine, 1997)

Neveu, c'est peu, mais fils est pis ! (Jacques de Decker, 2003)

3) « I'll be your foil, Laertes »

Je ne serai pour vous qu'un repoussoir . (Yves Bonnefoy, 1957, 1988)

Je serai votre fleuret-valoir, Laërte. (Jean-Michel Déprats, 1983.)

Je ne serai, Laertes / Que le pâle reflet de ton fleuret. (Michel Vittoz, 1986.)

Des fleurs, Laërte pour votre fleuret. (André Markowicz, 1996.)

4) *Seems, madam? Nay, it is. I know not 'seems'.*

Tis not alone my inky cloak, good mother,

Nor customary suits of solemn black,

Nor windy suspiration of forc'd breath,

No, nor the fruitful river in the eye,

Nor the dejected haviour of the visage,

Together with all forms, moods, shapes of grief,

That can denote me truly. These indeed seem,

For they are actions that a man might play;

But I have that within which passes show,

These but the trappings and the suits of woe.

(Hamlet, I, ii, 75-86, op. cit..p.183-4.)

RSC
ROYAL
SHAKESPEARE
COMPANY

★★★★★
GUARDIAN

★★★★★
EVENING STANDARD

★★★★★
OBSERVER

★★★★★
INDEPENDENT

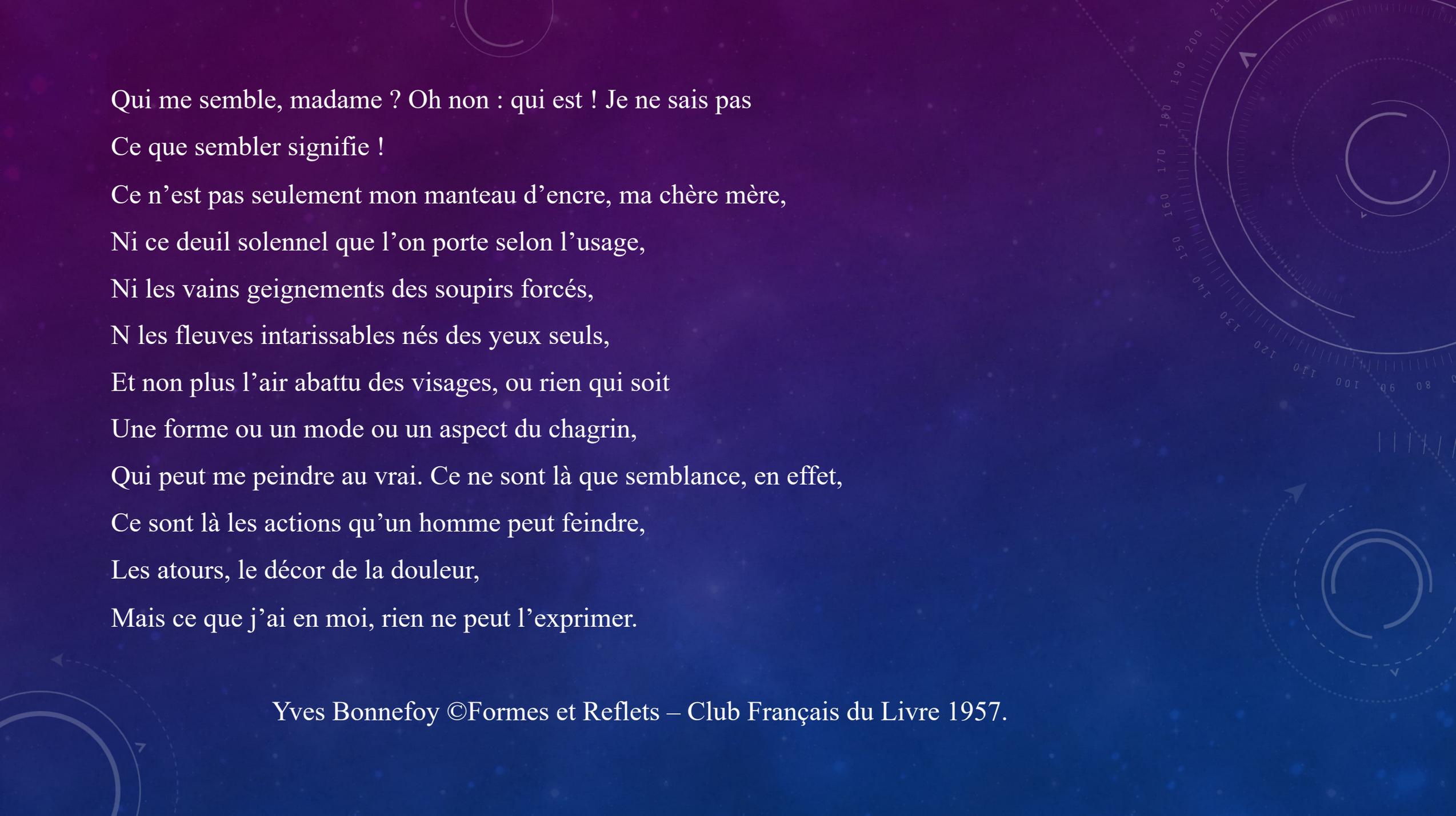
HAMLET
WILLIAM SHAKESPEARE

Elle me semble, madame ! Non : elle est. Je ne connais pas les semblants. Ce n'est pas seulement mon manteau noir comme l'encre, bonne mère, ni ce costume obligé d'un deuil solennel, ni le souffle violent d'un soupir forcé, ni le ruisseau intarissable qui inonde les yeux, ni la mine abattue du visage, ni toutes ces formes, tous ces modes, toutes ces apparences de la douleur, qui peuvent révéler ce que j'éprouve. Ce sont là des semblants, car ce sont des actions qu'un homme peut jouer ; mais j'ai en moi ce qui ne peut se feindre. Tout le reste n'est que le harnais et le vêtement de la douleur.

François-Victor Hugo, circa 1860.

Apparence ? Eh ! non, Madame. Réalité. Qu'ai-je affaire avec le « paraître » ? Non plus mon manteau couleur d'encre, ni ma coutumière livrée de deuil, ne parvient à me satisfaire – ni les gémissements qu'exhale une poitrine haletante, ni le ruissellement des pleurs, ni l'allongement désolé du visage, ensemble avec les dehors et les symboles du chagrin – ni tout ce qui paraît et dont par tricherie, ma bonne mère, n'importe qui peut se vêtir – mais j'ai ceci en moi qui surpasse l'apparence ; le reste n'est que faste et parure de la douleur.

André Gide, traduction mise en scène par Jean-Louis Barrault au Théâtre Marigny en 1946 et reprise dans la Bibliothèque de la Pléiade©1959, Éditions Gallimard.

The background is a dark blue gradient with a field of small white stars. Overlaid on this are several technical diagrams: a circular scale with numbers from 100 to 210, a circular arrow, and a dashed circular arrow. There are also some faint circular lines and arrows scattered across the page.

Qui me semble, madame ? Oh non : qui est ! Je ne sais pas
Ce que sembler signifie !
Ce n'est pas seulement mon manteau d'encre, ma chère mère,
Ni ce deuil solennel que l'on porte selon l'usage,
Ni les vains geignements des soupirs forcés,
Ni les fleuves intarissables nés des yeux seuls,
Et non plus l'air abattu des visages, ou rien qui soit
Une forme ou un mode ou un aspect du chagrin,
Qui peut me peindre au vrai. Ce ne sont là que semblance, en effet,
Ce sont là les actions qu'un homme peut feindre,
Les atours, le décor de la douleur,
Mais ce que j'ai en moi, rien ne peut l'exprimer.

Yves Bonnefoy ©Formes et Reflets – Club Français du Livre 1957.

Hamlet, III, i, 56-90 :

*To be, or not to be: that is the question:
Whether 'tis nobler in the mind to suffer
The slings and arrows of outrageous fortune,
Or to take arms against a sea of troubles,
And by opposing end them? To die: to sleep;
No more; and by a sleep to say we end
The heart-ache and the thousand natural shocks
That flesh is heir to, 'tis a consummation
Devoutly to be wish'd. To die, to sleep;
To sleep: perchance to dream: ay, there's the rub;
For in that sleep of death what dreams may come
When we have shuffled off this mortal coil,
Must give us pause: there's the respect
That makes calamity of so long life;
For who would bear the whips and scorns of time,
The oppressor's wrong, the proud man's contumely,
The pangs of despised love, the law's delay,*

*The insolence of office and the spurns
That patient merit of the unworthy takes,
When he himself might his quietus make
With a bare bodkin? who would fardels bear,
To grunt and sweat under a weary life, But that the
dread of something after death,
The undiscover'd country from whose bourn
No traveller returns, puzzles the will
And makes us rather bear those ills we have
Than fly to others that we know not of?
Thus conscience does make cowards of us all;
And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought,
And enterprises of great pith and moment
With this regard their currents turn awry,
And lose the name of action.--Soft you now!
The fair Ophelia! Nymph, in thy orisons
Be all my sins remember'd!*

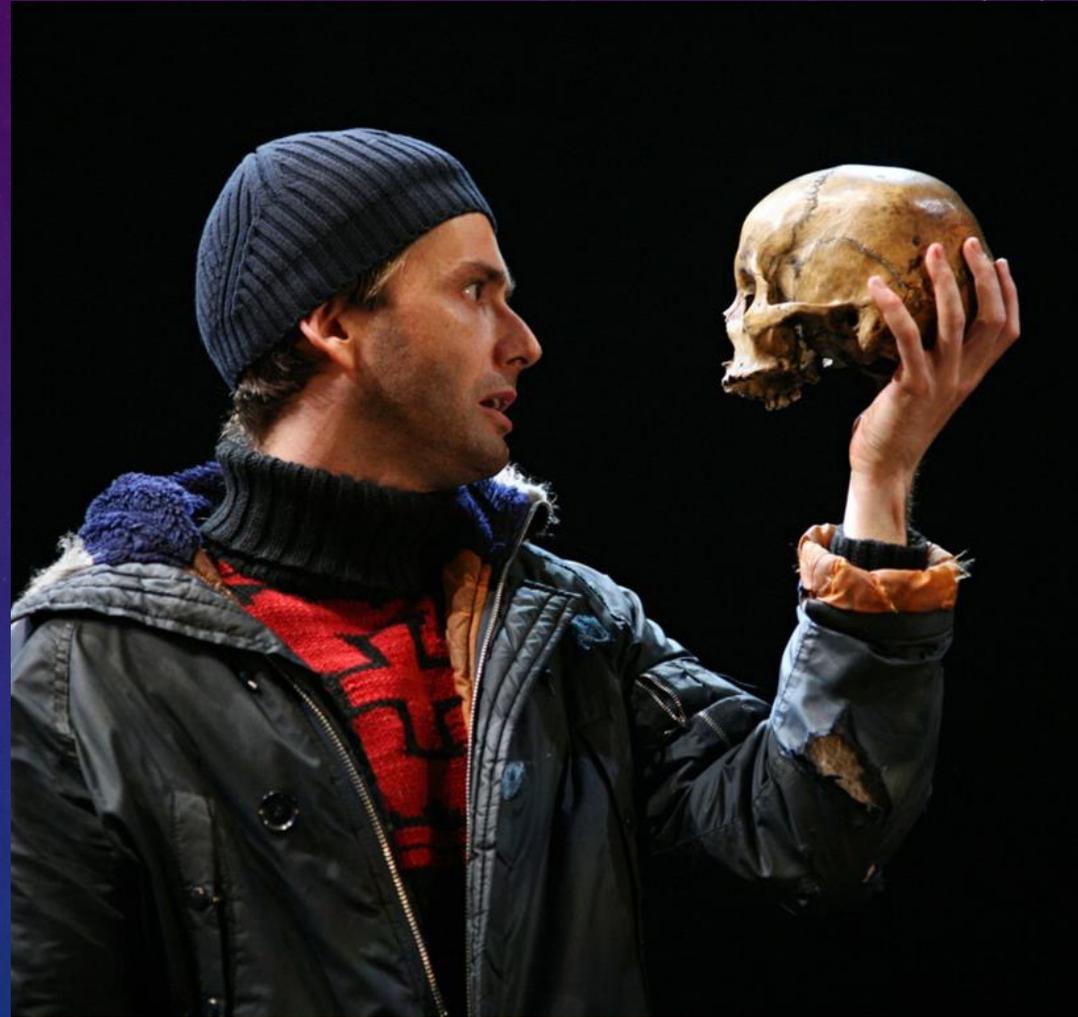
Pierre Le Tourneur, trad. *Hamlet, prince de Danemarck*. (1776)

C'est la première traduction complète de Shakespeare en français.

Être ou ne pas être ? c'est-là la question. . . . S'il est plus noble à l'âme de souffrir les traits poignans de l'injuste fortune, ou se révoltant contre cette multitude de maux, de s'opposer au torrent, & les finir ? - Mourir, - dormir – rien de plus, & par ce sommeil, dire: nous mettons un terme aux angoisses du coeur, & à cette foule de plaies & de douleurs, l'héritage naturel de cette masse de chair.... ce point, où tout est consommé, devrait être désiré avec ferveur. - Mourir -Dormir – Dormir ? Rêver peut-être ; oui, voilà le grand obstacle: -Car de savoir quels songes peuvent survenir dans ce sommeil de la mort, après que nous nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle, c'est de quoi nous forcer à faire une pause. Voilà l'idée qui donne une si longue vie à la calamité. Car quel homme voudroit supporter les traits & les injures du tems, les injustices de l'opresseur, les outrages de l'orgueilleux, les tortures de l'amour méprisé, les longs délais de la loi, l'insolence des grands en place, & les avilissans rebuts que le mérite patient essuie de l'homme sans ame; lorsqu'avec un poinçon il pourroit lui-même se procurer le repos? Qui voudroit porter tous ces fardeaux & suer & gémir sous le poids d'une laborieuse vie, si ce n'est que la crainte de quelque avenir après la mort... cette contrée ignorée dont nul voyageur ne revient, plonge la volonté dans une affreuse perplexité, & nous fait préférer de supporter les maux que nous sentons, plutôt que de fuir vers d'autres maux que nous ne connoissons pas ? Ainsi la conscience fait de nous tous des poltrons ; ainsi tout le feu de la résolution la plus déterminée se décolore & s'éteint devant la pâle lueur de cette pensée. Les projets enfantés avec le plus d'énergie & d'audace, détournent à cet aspect leur cours, & retournent dans le néant de l'imagination.

Dans les *Lettres philosophiques*. Lettre XVIII. « Sur la tragédie ». Voltaire offre de ce monologue la « traduction » présentée ci-dessous. Il écrit : « J'ai choisi le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde et qui commence par ce vers : « *To be or not to be, that is the question.* » C'est Hamlet, prince de Danemark, qui parle :

Demeure ; il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort, ou de l'être au néant.
Dieux cruels ! s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile ;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille ;
On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourments éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !
Tout coeur à ton seul nom se glace, épouvanté.
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos Prêtres menteurs bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un Ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son âme abattue
À des amis ingrats qui détournent la vue ?
La mort serait trop douce en ces extrémités ;
Mais le scrupule parle, et nous crie : " Arrêtez.
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un Héros guerrier fait un chrétien timide, etc.



Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

François-Victor Hugo, *Hamlet*, (1865).

Être, ou ne pas être, c'est là la question. - Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir - la fronde et les flèches de la fortune outrageante, - ou bien à s'armer contre une mer de douleurs - et à l'arrêter par une révolte ? Mourir... dormir, - rien de plus ; ... et dire que par ce sommeil nous mettons fin - aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles - qui sont le legs de la chair : c'est là une terminaison - qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir... dormir, - dormir ! peut-être rêver ! Oui, là est l'embarras. - Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, - quand nous sommes dépêtrés des tribulations de cette vie ? - Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là - qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. - Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, - l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, - les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, - l'insolence du pouvoir et les rebuffades - que le mérite résigné reçoit de créatures indignes, - s'il pouvait en être quitte - avec un simple poison ? Qui voudrait porter ces fardeaux, - geindre et suer sous une vie accablante, - si la crainte de quelque chose après la mort, - de cette région inexplorée, d'où - nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, - et ne nous faisait supporter les maux que nous avons - par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas ? - Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches ; - ainsi les couleurs natives de la résolution - blémissent sous les pâles reflets de la pensée ; - ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes - se détournent de leur cours, à cette idée, - et perdent le nom d'action... Doucement, maintenant ! - Voici la belle Ophélie... Nymphé, dans tes oraisons - souviens-toi de tous mes péchés.

Yves Bonnefoy, *Hamlet* (1957).

Être ou n'être pas. C'est la question.
Est-il plus noble pour une âme de souffrir
Les flèches et les coups d'un sort atroce
Ou de s'armer contre le flot qui monte
Et de lui faire front, et de l'arrêter ? Mourir, dormir,
Rien de plus ; terminer, par du sommeil,
La souffrance du cœur et les mille blessures
Qui sont le lot de la chair : c'est bien le dénouement
Qu'on voudrait, et de quelle ardeur !... Mourir, dormir
- Dormir, rêver peut-être. Ah, c'est l'obstacle !
Car l'anxiété des rêves qui viendront
Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons
Chassé de nous le tumulte de vivre,
Est là pour retenir, c'est la pensée
Qui fait que le malheur a si longue vie.
Qui en effet endurerait le fouet du siècle,
L'orgueil qui nous rabroue, le tyran qui brime,
L'angoisse dans l'amour bafoué, la loi qui tarde
Et la morgue des gens en place, et les vexations
Que le mérite doit souffrir des êtres vils,

Alors qu'il peut se donner son quitus
De rien qu'un coup de dague ? Qui voudrait ces fardeaux,
Et gémir et suer une vie de chien,
Si la terreur de quelque chose après la mort,
Ce lieu inexploré dont nul voyageur
N'a repassé la frontière, ne troublait
Notre dessein, nous faisant préférer
Les maux que nous avons à d'autres non sus ?
Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,
Les natives couleurs de la décision
Passent, dans la pâleur de la pensée,
Et des projets d'une haute volée
Sur cette idée se brisent, ils y viennent perdre
Leur nom même d'action... Mais taisons-nous,
Voici la belle Ophélie... Nymphé, dans tes prières,
Souviens-toi de tous mes péchés.



FIN DE LA CONFÉRENCE

JEAN-MICHEL DÉPRATS

